



Yuja Wang à New York le 14 février. Née et formée à Pékin, la jeune femme a gagné son premier concours à l'âge de 7 ans.

Acclamée par les Parisiens le 19 mars à Pleyel, la jeune Chinoise de 24 ans qui vit à New York vient de sortir un troisième album intitulé «Rachmaninov».

La leçon de piano de Yuja Wang

Texte et photo **ÉRIC DAHAN**

Les mouettes tournoient au-dessus du port de plaisance de Baltimore, dans le Maryland. Dans une heure, Yuja Wang fera son entrée sur la scène du Joseph Meyerhoff Symphony Hall, la salle du Baltimore Symphony Orchestra. Pour l'instant, sa loge est déserte. «Je suis au musée avec mon boyfriend», invite-t-elle par téléphone. Elle porte fuseau en cuir et blouson de rockeuse et, devant notre étonnement de la trouver si insouciant, s'explique: «J'ai déjà joué plusieurs fois le concerto n°2 de Rachmaninov sur cette tournée, et ici même hier soir. Si je devais interpréter une pièce nouvelle, ou pas jouée depuis longtemps, je serais effectivement cloîtrée dans ma loge à travailler; mais là, c'est zéro stress.»

Quelques minutes après avoir regagné la salle, la pianiste, qui fêtait ses 24 ans le 10 février, réapparaît moulée dans une robe de soirée rouge. Dès les pre-

mières mesures de ce concerto ultra-populaire, elle confirme les qualités techniques et musicales qui lui valent d'être comparée par certains à la jeune Martha Argerich. A l'instar de son style évoquant les grands pianistes russes du passé, tel Richter lorsqu'il s'attaquait au n°3 de Prokofiev, son ascension dans le monde musical a été fulgurante.

Après une ovation debout du public, Yuja Wang dédicace ses deux premiers CD dans le hall, pose pour la photo avec des fans de tous âges, avant de rallier l'aéroport et de sauter dans le dernier avion pour New York. Elle habite, depuis août 2009, une tour résidentielle surplombant la rivière Hudson, à trois blocs du Lincoln Center, épice de la vie musicale américaine, donc mondiale.

Comme nombre de virtuoses, Yuja Wang est issue d'un couple d'artistes. A Pékin, où elle est née, son père était percussionniste classique et jazz ; sa mère, danseuse de ballet, pratiquait calligraphie, peinture et piano en amatrice. C'est elle qui a appris à sa fille à lire la musique. «Je voulais vraiment devenir ballerine, mais vu mon manque de souplesse, je me suis résolue à être pianiste», confie Yuja Wang. Elle a gardé un bon souvenir du conservatoire de Pékin, où elle a été formée de 7 à 14 ans, ce qui ne manque pas de nous surprendre quand on se rappelle la description très noire qu'en a faite son compatriote Lang Lang dans son autobiographie. «Il ne peut pas s'empêcher de tout romancer et dramatiser», balance-t-elle.

Chatolement mélodique

A 7 ans, elle gagne son premier concours. Celui qu'elle remporte à 12 ans la voit récompensée par deux leçons données à Paris par Yvonne Loriod, veuve d'Olivier Messiaen. «C'était génial, cette nouvelle liberté, voyager sans mes parents...» A 14 ans, elle s'envole seule pour Calgary. La station canadienne, fameuse pour avoir accueilli les Jeux olympiques d'hiver, abrite, à l'instar d'Aspen dans le Colorado, une école de musique : le conservatoire de la Mount Royal University. Son professeur, Paul Dornian, lui fait lire Shakespeare, Flaubert, Goethe et Baudelaire. «Les pianistes chinois ont un bon niveau technique, mais de vrais problèmes d'interprétation. Pour comprendre les émotions en jeu chez Beethoven et Schumann, il faut se plonger dans la littérature, la peinture, la poésie. Les émotions contenues dans les œuvres d'art sont parfois tellement fortes qu'elles semblent plus réelles que celles éprouvées dans la vie courante. Lire Madame Bovary est une expérience qui permet d'entrer dans une autre vie.»

Yuja Wang est ensuite admise au Curtis Institute of Music de Philadelphie, où elle est suivie par le directeur de l'établissement, le pianiste Gary Graffman. Encore étudiante, elle se produit dès 2003 dans le monde entier, jouant les remplaçantes pour les superstars qui annulent à la dernière minute. Le public, venu écouter Evgueni Kissin, Martha Argerich, Murray Perahia en juin 2009 à Paris, Radu Lupu, Yefim Bronfman ou encore Lang Lang, fait à

chaque fois un triomphe à la jeune inconnue. Earl Blackburn, son manager depuis qu'elle a 16 ans, est dépassé : «Il refuse les coups médiatiques, pense que les artistes doivent se développer lentement ; mais dans mon cas, la presse et le public en ont décidé autrement», explique Yuja Wang.

Alerté par la rumeur, Michael Lang, PDG de Deutsche Grammophon, vient l'écouter en juillet 2008 au Verbier fes-

«Mozart est considéré comme le dieu de la musique mais, hormis ses concertos en mode mineur et ses derniers opéras, il m'ennuie autant que Schubert : leur âme est si pure que ça devient gonflant.»

Yuja Wang

tival, en Suisse, où elle enchaîne la transcription par Cziffra du *Vol du bourdon*, la *Sonate en si mineur* de Liszt et, non moins redoutables, quelques *Etudes* de Ligeti. Il lui propose aussitôt un contrat pour cinq albums, dont le premier, intitulé *Sonatas & Etudes*, paraît en 2009. C'est une véritable carte de visite, au sens où Yuja Wang impose dans Chopin (*sonate n°2 en si bémol mineur, op.35*), Ligeti (deux *Etudes*), Scriabine (*sonate n°2 en sol mineur op.19*) et Liszt (*sonate en si mineur, S.178*) une rigueur architecturale, une fluidité dans les jeux d'octaves, une absence de sentimentalisme et d'emphase, tout en cultivant un chatolement mélodique. En août de la même année, Yuja Wang est choisie par Claudio Abbado pour ouvrir le festival de Lucerne avec le *Concerto n°3 de Prokofiev*. «J'ai pas trop assuré, Abbado ne disait rien, impossible de savoir ce qu'il pensait ; en plus, l'orchestre était tellement impressionnant», confie-t-elle avec une franchise désarmante.

Paru en 2010, *Transformation*, son deuxième album, confirme ce jeu ravageur, dans la transcription pour piano, par Stravinski lui-même, de trois mouvements de son ballet *Petrouchka*, dans deux mouvements de sonates de Scarlatti, dans les *Variations sur un thème de Paganini, op.35* de Brahms et, enfin, dans la célèbre transcription, également signée par le compositeur lui-même, de la *Valse* de Ravel.

Elle donne désormais une centaine de concerts par an et, en décembre 2010, se produit deux fois à Pleyel : en récital - Schumann, Scriabine et Chopin -, puis en solice, invitée de l'Orchestre de Paris dans la *Rhapsodie sur un thème de Paganini, op.43* de Rachmaninov, sidérant le public de Pleyel par sa maîtrise de la forme comme sa manière de ciserler les détails. Cette *Rhapsodie* ainsi que le *Concerto n°2 pour piano et orchestre* de Rachmaninov constituent le programme de son troisième album, *Rachmaninov*, dans les bacs depuis le 14 mars. «J'ai beaucoup écouté les enregistrements de Rachmaninov. Ceux qui me jugent froide ou masculine, n'ont qu'à faire de même. Aussi bien en termes d'utilisation de la pédale que de production de couleurs, c'était un musicien sobre et économe. C'est ça, mon idée d'un pianiste honnête et sincère.» Autant d'adjectifs s'appliquant indéniablement à la de-

moiselle. Toute inhibition congédiée, elle se livre : «Mozart est considéré comme le dieu de la musique mais, hormis ses concertos en mode mineur et ses derniers opéras comme Don Giovanni et la Flûte enchantée, il m'ennuie autant que Schubert : leur âme est si pure que ça devient gonflant. De Mozart, on dit qu'il faut le jouer avant 12 ans ou après 60 ans ; on verra bien si je rejouerai ses sonates un jour. De Schubert, je préfère les symphonies, les lieder et la sonate en do mineur, dramatique et sombre. Sinon, j'aime des symphonies de Brahms, les trucs diaboliques... Haydn et Beethoven sont autrement plus intellectuels et novateurs que Mozart et Chopin, même si je suis sensible à leur génie harmonique.»

«Pas d'œuvres trop faciles»

A défaut d'avoir pu commander une pièce à son idole, György Ligeti, mort en 2006, Yuja Wang a créé une pièce solo de Mason Bates, compositeur contemporain et DJ, ainsi que le *Concerto pour piano* de l'Américaine Jennifer Higdon, écrit également à son intention mais qu'elle n'enregistrera pas : «C'est pas assez bon.» Elle ajoute :

«Je n'aime pas les œuvres trop faciles, si j'ai envie de musique au premier degré, il y a la pop.»

Après l'avoir applaudie en récital et en concerto, les Parisiens ont découvert le 19 mars la Yuja Wang chambriste. Elle était invitée à croiser le fer avec quelques solistes superstars de l'Orchestre philharmonique de Berlin, dont le violoniste Guy Braunstein et l'altiste Amihai Grosz, qui a fondé le Jerusalem Quartet en 1993. Trois concerts en moins de vingt-quatre heures qui ont laissé chaque fois les 2000 spectateurs de Pleyel extatiques. Samedi soir, un Brahms dense et épique : le *Quintette pour piano et cordes op.34*. Dimanche, à 11 heures, un autre tube, le *Quatuor avec piano en mi bémol majeur, B.162* de Dvorák. Enfin, à 16 h30, la *Truite pour piano et cordes op.114* de Franz Schubert, que Yuja Wang a servie avec une variété de dynamiques magistrale, s'intégrant idéalement au jeu de ses partenaires.

Dans sa loge bondée d'admirateurs qui la félicitent, elle relativise : «Schubert, m'est facile... En tout cas, je préfère jouer en musique de chambre qu'avec orchestre. C'est plus inspirant. On peut essayer différentes couleurs et différents sons, dialoguer véritablement entre musiciens. Ce week-end, je me suis vraiment éclatée.»

**1 EURO
PAR SEMAINE**

**Au prix de ce croissant, nous achetons
3 vaccins contre la méningite.**



**1 euro par semaine, si pour vous c'est peu,
pour nous c'est beaucoup.**

www.1europarsemaine.com

© MSF - photo : yellowj - fotolia.com

**MEDECINS
SANS FRONTIERES**